

ANNEXE

Le modèle réductionniste composite

« Trop souvent, ceux qui exploitent ces témoignages opèrent de la même façon : ils mettent les détails en conformité, les coïncidences en relief, et redessinent les croquis du témoin. Ce dernier, trouvant que les corrections rendent encore plus plausible ce qu'il a déclaré, finit par être persuadé que la version finale est ce qu'il a vu, et il l'installe dans sa mémoire à la place du souvenir de l'événement. C'est ainsi que l'on finit par obtenir ces "cas d'O.V.N.I. à forte étrangeté et bonne crédibilité", comme disent les spécialistes. »

Gérard Barthel, Jacques Brucker et Michel Monnerie (*Science & Vie* n° 751, avril 1980)

« Les cas expliqués finirent par former la plus intéressante des collections. Ainsi, apparaissait-il clairement qu'en présence de phares de voiture, de ballons, d'avions ou de satellites les gens s'étaient trouvés paralysés comme s'ils avaient été touchés par le mystérieux "rayon" d'une arme martienne ! Mieux encore, ces témoins avaient décrit des sensations de chaleur, de froid, de picotements, bref tout l'arsenal des "effets physiologiques" qui, jusque-là, avaient été attribués au "rayonnement" des OVNI. Dans un cas, une dame fut paralysée par un "rayon" qui n'était autre qu'une série d'appels de phares lancés par son époux. Dans d'autres cas, des témoins parlèrent de rangées de hublots, de voix ou de chocs dans la tête alors qu'ils n'avaient vu qu'un météore ou une banale étoile dans le ciel. »

Marc Hallet (*Les sciences parallèles ou la sagesse des fous*, Espace de libertés, 1992)

« Bien sûr, les nouveaux ufologues travaillent aussi à rendre la méthode plus rigoureuse, mieux définie et les progrès sont déjà grands. Il faut toutefois se souvenir que nous ne sommes pas dans le cadre des sciences exactes. On progresse, certes, depuis mon premier essai, mais il n'existe pas une équation universelle propre à réduire tous les cas. Chacun d'eux est particularisé par la nature de l'environnement, l'aspect de l'objet source, la psychologie du témoin, son sentiment à l'instant précis, son état physiologique et une infinité de paramètres.

S'il faut du talent pour réaliser une enquête, il faut aussi une composante irrationnelle pour réussir une analyse : le flair. Le travail relève plus de la réduction d'énigmes à la manière de Sherlock Holmes que d'une démarche purement scientifique. Ceux qui m'ont emboîté le pas ne peuvent me contredire.

Le raisonnement, le souci de l'indice, la construction d'hypothèses à vérifier par comparaison avec les éléments disponibles ou acquis par une contre-enquête, mais aussi le coup de chance, les patientes vérifications, l'apprentissage des connaissances impliquées dans le cas (météo, aviation, géographie, astronomie, photo) sont autant de voies indispensables ; c'est peut-être pour cela que quelques amateurs ont réduit plus de cas que tous les scientifiques réunis. »

Michel Monnerie (« Classiques ? Vous l'avez dit : classiques ! ». In : Thierry Pinvidic (et al.), *OVNI : vers une anthropologie d'un mythe contemporain*, Heimdal, 1993)

L'année 1977, en France, a été marquée dans le domaine des OVNI par la création du GEPAN mais aussi, du côté des ufologues amateurs, par l'émergence d'une nouvelle approche du phénomène, dite sociopsychologique.

Jusque-là, la négation de l'existence des OVNI en tant que phénomène physique original avait été l'apanage de personnes extérieures au micro-milieu ufologique. Les partisans d'hypothèses extraordinaires, qu'elles fassent appel à des visiteurs extraterrestres, à des voyageurs temporels, à des phénomènes paranormaux ou encore à des entités infra-, intra-, méta-, para- ou supraterrrestres (tous les préfixes y sont pratiquement passés), pouvaient les récuser avec quelque légitimité comme connaissant mal le dossier et le rejetant *a priori* en raison de préjugés philosophiques.

La situation va changer significativement avec la publication par Michel Monnerie, alors membre du comité de rédaction de *Lumières dans la nuit*, la principale revue spécialisée française, des ouvrages *Et si les ovnis n'existaient pas ?*, en 1977, et *Le naufrage des extraterrestres*, en 1979. Deux pavés lancés dans la mare dont les remous atteignent vite tout le petit monde de l'ufologie francophone...

L'homme a été gagné par le doute après plusieurs années de fréquentation intensive des groupements ufologiques, qui lui ont fait progressivement prendre conscience du manque général de rigueur méthodologique, des erreurs de raisonnement, des défauts de vérifications, des fréquentes déformations ou omissions de faits de façon qu'incohérences, doutes, contradictions et indices révélateurs de l'identité réelle du phénomène observé n'apparaissent plus dans les publications,...

Le bilan négatif du programme RESUFO (pour REseau de SURveillance pho(FO)tographique du ciel), dont il a été l'initiateur en 1974, le fait définitivement basculer dans le scepticisme. Des enquêteurs et lecteurs de *Lumières dans la nuit* y étaient censés prendre des clichés du ciel nocturne suivant des instructions précises : la durée de surveillance (poses photographiques de plusieurs heures) et la large portion de ciel couverte devait logiquement augmenter la probabilité d'y détecter d'éventuels phénomènes aérospatiaux encore inconnus.

Chargé d'analyser ces photographies, Michel Monnerie ne peut d'abord que constater l'indiscipline et les motivations peu scientifiques de ces amateurs : « On peut compter sur leur enthousiasme pour fournir un effort instantané important et de qualité — enquêtes, soirées de surveillance, etc. — mais pour toute œuvre de longue haleine, l'enthousiasme s'effrite, les motivations ne sont pas assez fortes, le résultat paraît trop lointain et trop incertain. Poursuivre un but avec désintéressement, opiniâtreté et rigueur est une grâce qui n'est accordée qu'à quelques-uns, ceux qui ont le véritable esprit scientifique, quelle que soit leur formation de base. [...] Les motivations qui les font se pencher sur le problème sont bien troubles et peu compatibles avec une recherche digne de ce nom. »¹

Il est surtout marqué par l'absence de documents photographiques réellement troublants parmi ceux qui lui sont soumis, et le fait que le caractère insolite de certains phénomènes révélés par les clichés découle fréquemment de renseignements erronés sur les conditions de prise de vue (date, portion du ciel visé,...) : « Le fait le plus frappant (faux exceptés) est le suivant : les clichés représentent un objet naturel ou rien du tout alors que le témoin décrit quelque chose de fantastique. Je devais donc raisonner ainsi : puisque nous ne disposons que de récits, sans que jamais rien de saisissable permette le début d'une recherche matérielle, nous sommes parfaitement en droit d'étudier la possibilité d'une explication sociopsychologique. En ces conditions, la première chose à faire est de considérer l'ensemble des témoignages sans tri préalable ni choix arbitraire. En les classant par ordre d'étrangeté croissante on se rend compte que le bas de la gamme, qui représente la majorité des cas à faible étrangeté, est formé de confusions plus que transparentes et solubles par tout un chacun un peu astucieux qui peut y reconnaître des descriptions de ballons, d'avions, de météores, d'astres, etc. L'autre extrémité de cette gamme (très haute étrangeté), évoque irrésistiblement des délires, des psychoses ou des hallucinations pures et simples, quand il ne s'agit pas de faux inspirés par des sentiments divers : hâblerie, plaisanterie, intérêt, illumination. Ce n'est pas moi, mais la majorité des ufologues qui mettent cela en évidence et tronquent leur matériel de ces deux extrêmes explicables. Ce faisant, ils n'étudient que la partie médiane où la confusion n'est déjà plus flagrante et le délire pas encore. Et c'est un tort ! Car, vu qu'aucune solution de continuité n'apparaît à l'analyse, mais plutôt une gradation régulière, on doit en déduire que l'on passe insensiblement de la mauvaise perception d'un objet banal à une transposition de plus en plus éloignée de la réalité. »²

Michel Monnerie propose alors le modèle suivant pour rendre compte des témoignages d'observations d'OVNI :

« 1 - Lorsqu'une personne ne peut identifier un objet, il peut lui arriver, sous la pression de la rumeur ovni, de l'assimiler à une manifestation de ce type. Si elle choisit cette explication, elle transposera ce qu'elle voit en utilisant les mots, les comparaisons, les descriptions consacrés par le mythe ovni (et ses périphériques – science-fiction, etc.) qu'elle puise dans ses connaissances conscientes ou non. À la limite vaincue par une intense émotion, la raison abdique et le témoin plonge dans un état second et un délire. Le récit n'en paraît pas moins crédible malgré son étrangeté, la victime ayant réellement vécu la scène.

« 2 - Le plus important est qu'il y a toujours un objet non reconnu, mais réel, à la source d'une transposition (sauf peut-être dans les cas d'hallucinations, rares il est vrai). Cela explique clairement et parfaitement la dualité, si gênante pour l'ufologue, entre la partie matérielle, solide et la partie onirique, floue, insaisissable, illusoire de chaque observation.

« 3 - Une illusion de cohérence est donnée par le fait que les ufologues ne retiennent (et pour cause) que les fausses perceptions et les transpositions de type ovni. Sont rejetées, bien qu'issues d'un processus mental identique, les visions différentes, car le mythe ovni est actuellement le plus puissant, le plus crédible. Véritable cercle vicieux, il est à la fois cause et effet. [...]

« Chaque cas étant construit à partir de sources différentes, mais aussi de personnalités différentes, d'informations propres au sujet qui peut également projeter ses phantasmes, sa symbolique, on comprend que les objets et leurs manifestations soient variables à l'infini, tout en gardant un petit "air de famille" dû au schéma imposé par la rumeur collective et qui illusionne tant les chercheurs ufologues. »³

Outre le fait que ce modèle explicatif en trois points est trop général, certains concepts issus des sciences humaines et sociales y sont aussi utilisés un peu maladroitement. D'autres ufologues devenus sceptiques, notamment le Belge Jacques Scornaux, l'Italien Paolo Toselli et le Français Claude Maugé, reprendront et développeront les idées de Monnerie d'une manière plus rigoureuse, ce qui permettra de convaincre plus largement de leur pertinence. À la suite de ce dernier auteur, nous préférons d'ailleurs le dénommer « modèle réductionniste composite », afin de ne pas donner à penser que tous les cas d'OVNI allégués relèvent exclusivement de processus psychologiques ou sociologiques en un sens fort. Il y a bien en effet, le plus souvent, un stimulus matériel à l'origine du témoignage, qui peut en outre être assez fidèle de l'observé et peu marqué par l'imagerie soucoupique.

Le modèle réductionniste composite intègre en tout premier lieu les enseignements de la psychologie de la perception et, au-delà, des neurosciences⁴.

Les systèmes sensoriels humains présentent certaines propriétés et limitations qui interdisent de les considérer comme des instruments de mesure fiables.

Notre système visuel, privé de points de repères, s'avère très vite incapable de déterminer les paramètres physiques (distance, altitude, taille, ...) d'un objet volant non identifié, pris au sens strict du terme, la vision stéréoscopique n'opérant qu'à très courte distance.

Il montre une difficulté marquée à apprécier la vitesse des objets qui s'éloignent ou se déplacent transversalement et, par exemple, « au laboratoire, on peut montrer que l'homme surestime la vitesse d'un véhicule venant de la droite, par rapport à celle d'un véhicule venant de la gauche »⁵.

Il tend encore à surestimer les angles aigus et à sous-estimer les angles obtus (comme pour les ramener à des angles droits) et également à percevoir la tangente trigonométrique de l'angle au lieu de l'angle lui-même.

Il offre par ailleurs une réponse perceptive non proportionnelle à la luminance (densité spatiale d'un flux lumineux) : à titre d'exemple, une source de lumière dont la luminance diminue de 82% nous paraît seulement moitié moins brillante. De nuit, une faible lumière, particulièrement si elle est isolée, peut être perçue comme étincelante, son intensité étant évaluée relativement à la luminosité du fond du ciel.

Si, en présence de repères visuels dans l'environnement, l'azimut, la hauteur angulaire ou la trajectoire paraissent pouvoir être évalués avec une meilleure fiabilité, ces données testimoniales se révèlent néanmoins elles aussi fréquemment entachées d'inexactitudes. Un observateur aura aussi souvent du mal à restituer précisément *a posteriori* les tailles angulaires, formes complexes ou couleurs perçues.

À ces caractéristiques assez générales, viennent en outre s'ajouter les qualités et les défauts propres à chaque individu (acuité visuelle, sensibilité à certaines illusions perceptives, ...).

En somme, aucune donnée chiffrée fournie spontanément par un témoin oculaire ou calculée ultérieurement par un enquêteur n'y est donc confondue avec une mesure. De nombreux cas apparaissent non élucidés simplement parce qu'une trop grande confiance a été accordée à des estimations erronées.

Le modèle s'appuie, aujourd'hui, sur les multiples expériences scientifiques ayant démontré la malléabilité de la perception sous l'influence de facteurs psychosociologiques. La perception est un processus dynamique, complexe, et encore imparfaitement compris, de reconstruction du monde réel. Une perception est ressentie comme immédiate. En réalité, le temps stimulus-réponse dure quelques dizaines de millisecondes, la vitesse de réaction variant proportionnellement à la

complexité des traitements. Ce processus est évidemment basé sur des informations provenant des systèmes sensoriels mais aussi sur l'expérience, l'apprentissage,... Quand on ne sait pas ce que l'on voit, ou quand on croit déjà savoir ce que l'on va voir, notre perception peut dès lors facilement être faussée.

Certaines expériences menées en psychologie sociale y sont aussi prises en compte. Le psychosociologue Muzafer Sherif a depuis longtemps montré que les observations de groupe sont parfois encore plus biaisées, les individus leaders contribuant à établir l'interprétation collective du stimulus observé. L'« effet Sherif » a été mis au jour en confrontant des sujets à une illusion d'optique bien connue des astronomes (et des ufologues expérimentés), le mouvement autokinétique⁶.

Les trop rares études consacrées aux observations massives d'OVI (objets volants identifiés *a posteriori*) apportent à leur tour des éléments de compréhension. Citons ici simplement celles de William K. Hartmann (rentrée atmosphérique de débris spatiaux du 3 mars 1968)⁷, de Paolo Toselli (observations multiples d'un ballon-sonde le 13 septembre 1979)⁸ et de Robert Alessandri (rentrée atmosphérique de débris spatiaux du 5 novembre 1990)⁹. Il en ressort globalement que, si une majorité des témoignages se révèle suffisamment conforme à la réalité pour que toute personne familière avec le phénomène en question puisse l'identifier avec certitude, une forte minorité s'en éloigne très sensiblement (un ou plusieurs détails erronés) et quelques-uns la transfigurent à un point tel que le stimulus devient presque impossible à reconnaître.

Le modèle réductionniste composite n'exige pas de modifications significatives dans le corpus des connaissances actuelles. Tous les rapports d'observation d'OVNI y sont explicables en termes conventionnels par le biais des phénomènes et processus suivants :

A - Mésinterprétation perceptive : le témoin rapporte des indications adéquates sur le phénomène observé sans toutefois parvenir à l'identifier ou en l'étiquetant, à tort, comme étant, par exemple, un prototype « sensationnel » ou un vaisseau spatial extraterrestre.

D'innombrables phénomènes, objets ou scènes prosaïques ont donné lieu à des rapports d'OVNI. Le météorologue australien A. Brunt avait déjà pu recenser en 1986 une centaine de stimuli différents. En pratique, tout ce que le ciel contemporain peut offrir dans le spectre visible a été, plus ou moins fréquemment, à l'origine d'une observation d'OVNI : étoiles, planètes, Soleil, Lune, satellites artificiels, météores, rentrées atmosphériques de débris spatiaux, phénomènes de halos (parhélies, anthélies,...), ballons-sondes, avions, hélicoptères, cerfs-volants, nuages, oiseaux,...

Les raisons de non-identification sont également multiples : conditions d'observation (fugacité du stimulus, obscurité, brume, réfractions atmosphériques intenses, angles de vue et/ou d'éclairage inhabituels, observation à partir d'un véhicule en mouvement,...), ignorance du témoin (en astronomie, en météorologie, en aéronautique,...), état personnel (troubles de la vue, excitation, suggestibilité,...), illusions perceptives (phénomène phi, mouvement autokinétique, illusion de l'horizon,...)¹⁰,... Souvent, plusieurs facteurs se combinent. Tout individu soudainement exposé à un phénomène malaisé à interpréter peut avoir du mal à décrire ce qu'il a vu, sans que cela suscite pour autant chez lui des interprétations fantasques. De fait, le témoin ne parle souvent pas initialement lui-même d'OVNI mais dépeint simplement quelque chose qui lui a paru bizarre dans le ciel.

B - « Transformation projective » : le témoin projette des éléments conformes à ses attentes et altère les caractéristiques même du stimulus lors de la perception (par un processus que la psychologie cognitive nomme descendant et qui fait que nos connaissances, notre culture, influencent ce que nous percevons dans l'environnement), de la remémoration et de la restitution de l'événement. Des informations mémorisées, d'origines diverses, peuvent donc venir compléter, anticiper, voire se substituer à ce que l'on voit. Le témoin « soupçonne » ainsi en quelque sorte le stimulus. Lors d'une vague d'observations, par exemple, il peut ajouter un détail de structure qui rapprochera le phénomène observé du portrait-robot de l'OVNI diffusé par les médias.

Le célèbre radioastronome Frank Drake rapporte qu'à la suite d'une chute de météorites en Virginie occidentale (États-Unis), en 1962, il a interrogé de nombreux témoins de manière à voir quelle avait été leur perception du phénomène. Il a pu constater que « sur un événement aussi bizarre, la mémoire du témoin se dégrade très rapidement. Après 24 heures environ, 50 % des témoignages sont sérieusement erronés, au bout de deux jours 75 % de ces témoignages sont

sérieusement erronés ; au bout de quatre jours, 10 % seulement sont valables et au bout de cinq jours, les gens en font un compte-rendu plus imaginaire que réel. »¹¹

C - « Élaboration projective » : le témoin élabore au fur et à mesure un véritable « roman culturel » agrémenté de nombreux éléments subjectifs et de faux souvenirs. Le travail d'identification du noyau factuel de l'observation en est ici singulièrement compliqué.

Le témoin peut évoquer des interférences physiques illusives de l'OVNI avec l'environnement, des effets psychologiques ou/et physiologiques sur lui-même, amalgamer des éléments disparates proches dans le temps et dans l'espace mais d'ayant pas de rapport réel entre eux,...

Les illusions mnésiques résultent généralement d'erreurs dans la reconstruction de l'expérience passée, mais des « bogues » peuvent survenir dès la phase d'encodage, c'est-à-dire lors du passage des informations sensorielles de la mémoire de travail à la mémoire à long terme. Face à un même événement, un individu encodera des éléments différents selon son état physiologique, émotionnel, ... Par la suite, une information parasitaire, confondue avec un souvenir, peut assez facilement se glisser dans l'épisode remémoré. Le témoin arrive à la certitude intuitive d'avoir vu, entendu ou fait telle chose alors qu'il l'a imaginé. Ces erreurs peuvent avoir une origine endogène mais aussi être induites par un tiers, par simple suggestion. La manière dont une question est posée, par exemple, est déjà susceptible de brouiller la mémoire de celui qui y répond.

Un faux souvenir créé de toutes pièces découle généralement d'une confusion des sources : le sujet se souvient correctement d'informations, mais ne sait plus très bien d'où elles proviennent (a-t-il vu, entendu, ou lu cela ?). Certains faux souvenirs sont ainsi des rêves remémorés comme étant des événements réels. La pratique de l'hypnose régressive lors de certaines enquêtes ufologiques, dans le but de faire remonter à la surface de soi-disant souvenirs refoulés, a aussi engendré d'étonnantes confabulations. L'hypnose n'augmente que l'illusion de remémoration et rend en fait la personne hypnotisée plus vulnérable aux distorsions mnésiques.

Certaines personnes, qualifiées par les psychologues de *fantasy-prone personalities* (personnalités enclines à la fantaisie), convaincues d'avoir vécu des événements qui n'ont pas réellement eu lieu, se caractérisent par une disposition singulière à fantasmer et une difficulté à distinguer parfois des événements réels des produits de leur imagination, de rêves, de scènes de films qu'elles ont vues ou d'événements dont elles ont simplement entendu parler. L'environnement culturel leur fournit des images et modèle leur interprétation des expériences vécues.

Une meilleure connaissance des mécanismes de traitement (perception et reconnaissance), de stockage, d'organisation (mémoire) et de modification des informations sensorielles devrait permettre ici d'affiner et de compléter le modèle.

D - Hallucination : le sujet perçoit un objet qui ne devrait pas être là, un événement qui ne devrait pas se produire. Cet événement est localisé, circonscrit, et s'intègre parfaitement dans l'environnement. Les hallucinations ont généralement le caractère de perceptions ordinaires. Ce sont des perceptions sans objet, mais des perceptions normales. Le sujet est persuadé de leur réalité objective (s'il pense que ce qu'il perçoit n'existe pas à proprement parler, alors il s'agit d'une hallucinose).

Des pathologies neuropsychiatriques (psychoses, épilepsie,...), des troubles du sommeil (« paralysie du sommeil », hallucinations hypnagogiques ou hypnopompiques), des drogues dites hallucinogènes ou certains médicaments, entre autres, sont susceptibles d'être à l'origine d'hallucinations visuelles complexes.

Seule une infime minorité des observations d'OVNI correspond néanmoins à une perception sans stimulus extérieur. Faisons également ici un sort à la chimérique « hallucination collective », jamais mentionnée dans les systèmes de classification des maladies mentales de référence (actuellement le DSM-IV et la CIM-10).

E - Canular ou mystification : un farceur ou un mystificateur – dont les motivations peuvent être très diverses – ne se contente généralement pas d'inventer un simple point lumineux passant dans le ciel. Faible dans l'ensemble des cas connus, la proportion d'histoires inventées de toutes pièces est donc évidemment plus grande dans les cas « à haute étrangeté » (atterrissage d'OVNI, vision d'entités). Le pourcentage de cas frauduleux devient même extrêmement important lorsque des éléments matériels sont produits (débris d'OVNI, photographies, enregistrements sonores,...).

Certaines mystifications, largement médiatisées, ont par ailleurs joué un rôle important dans le développement de la mythologie soucoupique (crash d'Aztec, affaire Adamski,...).

Hallucinations et mystifications mises à part, il est donc postulé que le stimulus initial est dans tous les cas un phénomène connu, au moins des scientifiques si ce n'est des témoins, mal interprété. (La possibilité que quelques rares observations aient pour origine des phénomènes météorologiques ou géophysiques encore méconnus reste cependant débattue). Cette généralisation des conclusions sceptiques aux cas demeurant à ce jour inexplicés repose sur un faisceau d'indices convergents :

- la continuité entre l'ordinaire et l'extraordinaire : on note une continuité parfaite entre les confusions les plus banales, où l'objet observé est parfaitement reconnaissable sous le vocable d'OVNI dont l'a gratifié le témoin (ou l'enquêteur), et les cas les plus complexes avec apparition d'entités et effets physiques divers. Cette continuité incite fortement à penser que l'on a affaire, quand on passe à de plus hauts niveaux d'étrangeté, à des différences de degré d'un même phénomène d'interprétation erronée et non à des différences de nature.

- l'indiscernabilité entre cas identifiés et non identifiés (après enquête) : les cas qui ont pu être identifiés de façon certaine, souvent d'ailleurs par des ufologues « orthodoxes », présentent à tous points de vue les mêmes caractéristiques (trame générale du récit, conditions d'observation, descriptions de l'objet,...) que les cas qui demeurent non identifiés. La seule différence est la présence ou l'absence d'une explication prosaïque. Pourquoi alors supposer, sans autres éléments de preuve, que le résidu de cas inexplicés relève d'un phénomène distinct ? D'autant plus que les ufologues reconnaissent que c'est parfois par pure chance qu'ils ont pu trouver l'explication, qui n'était *a priori* pas évidente du tout... Le désaccord entre tenants de l'existence des OVNI sur la composition du résidu inexplicé offre aussi une belle confirmation de cette indiscernabilité. Il n'existe en effet quasiment aucun cas d'OVNI qui fasse consensus au sein de la communauté ufologique.

- le non-resserrement des caractéristiques quand on sélectionne les « meilleurs » cas : les OVNI présentent des caractéristiques extrêmement variables d'un cas à un autre. Or, quand on établit des critères de sélection des meilleurs cas non identifiés, en termes de nombre de témoins, d'évidences physiques, d'étrangeté, etc., on ne constate aucune convergence vers des caractéristiques plus précises : les cas considérés comme solides présentent des aspects aussi variables que les cas moins bien attestés, ce qui ne serait pas le cas s'ils relevaient d'une cause distincte.

Un autre constat, celui de la préexistence dans notre culture de toute la thématique ufologique, vient conforter le modèle réductionniste composite. Qu'il s'agisse des formes, prouesses et effets physiques des OVNI ou des types d'extraterrestres et de leurs comportements allégués, y compris les enlèvements de Terriens auxquels ils procéderaient, tout se trouvait déjà dans des productions culturelles récentes (science-fiction) ou, de façon plus discutable, anciennes (récits légendaires ou folkloriques).

Remarquons que certains partisans d'hypothèses extraordinaires ont fait de leur côté ces mêmes constatations mais n'en ont en revanche jamais tiré les conclusions logiques...

La « coïncidence » entre témoignages d'OVNI et récits de science-fiction a effectivement fait couler beaucoup d'encre.

D'une façon générale, la culture ambiante ne fait pas voir aux gens des choses qu'ils ne savent pas interpréter, mais leur procure, au contraire, une grille d'interprétation pour les choses qu'ils ne reconnaissent pas.

La science-fiction, dans le cas d'une observation à distance, peut simplement servir de référentiel au témoin qui utilise alors ses images comme point de comparaison pour décrire ce qu'il a vu.

Son influence devient en revanche plus manifeste dans les récits relatant des atterrissages d'engins « exotiques » ou des enlèvements (*abductions*) attribués à des créatures extraterrestres. Michel Meurger a démontré dans *Alien abduction : l'Enlèvement extraterrestre de la fiction à la croyance* (1995) que la plupart des témoignages de ce genre reproduisaient assez fidèlement la trame de fictions publiées dans des magazines populaires américains (*pulp magazines*) bien avant les expériences alléguées et les spéculations dont elles ont fait l'objet.

Marc Hallet a de son côté montré dans *Critique historique et scientifique du phénomène OVNI* (1989), *OVNI et bandes dessinées* (1992, 1996) et *Les films de science-fiction et l'ufologie* (1997) comment des concepts inspirés par la science-fiction, à travers ses différents modes de transmission (romans, bandes dessinées, films et séries télévisées), avaient largement contribué à définir puis à enrichir au fil des années l'imagerie soucoupique.

Martin Kottmeyer s'est plus particulièrement attaché à mettre en évidence l'évolution parallèle, d'une part, des caractéristiques des vaisseaux et des créatures montrés dans les films de science-fiction et, d'autre part, des descriptions d'OVNI (forme, taille, aspect extérieur,...) et d'ufonaves (proportions corporelles, couleur de peau, physiologie,...). En guise d'illustration, depuis la sortie du film *Rencontres du troisième type* de Steven Spielberg, le pourcentage d'OVNI d'une taille supérieure à 100 pieds (30 mètres environ) a considérablement augmenté (ceux perçus comme « très grands », « énormes » ou « gigantesques » étant désormais fréquents), les engins allégués tendant par ailleurs à être plus puissamment illuminés et à adopter des formes plus élaborées, plus « sophistiquées » qu'auparavant. La multiplication des « Petits Gris » (faible stature, membres grêles, cou de poulet, grosse tête chauve, grands yeux noirs en amande, peau grise,...) dans les témoignages collectés est également postérieure à ce film.

Ce même auteur a encore retrouvé dans différents films de science-fiction, américains pour l'essentiel, l'origine vraisemblable de toute une série de procédures « médicales » plus ou moins aberrantes évoquées par de soi-disant « abductés » (implant nasal, sonde anale, extraction du cerveau, des yeux ou du cœur, implantation d'embryons, ectogénèse,...).

Il a par ailleurs souvent été remarqué que, depuis la vague américaine de machines fantômes de 1896-97, la première du monde contemporain, les témoins (et les auteurs de canulars) décrivent des objets qui correspondent à l'idée que l'on se fait communément d'un engin volant révolutionnaire à l'époque considérée : les super-ballons, super-dirigeables puis super-avions espions inconnus se sont ainsi succédés dans nos cieux avant que n'arrivent les soucoupes volantes. Les phénomènes perçus (ou imaginés), situés sur les franges de la technologie avancée du moment, peuvent par là même apparaître plausibles à d'aucuns car s'inscrivant dans un « horizon d'attente ».

Pour Gérard Klein, les sciences produisent non seulement des observations, des théories et des résultats mais aussi des représentations du monde et, surtout depuis la fin du XIX^e siècle, des images. Ces images et représentations du monde, diffusées dans nos sociétés par le biais de toutes les variantes de la vulgarisation et de l'information scientifiques et techniques, y alimentent un imaginaire original qui a largement supplanté des imaginaires antérieurs en répondant peut-être aux mêmes questions et au même besoin de merveilleux mais dans une perspective idéologique tout à fait différente : « un extraterrestre n'est pas un ange ni un démon ni un fantôme » rappelle-t-il.

Cet imaginaire spéculatif, là où la science ne peut ni s'aventurer ni répondre, a donné naissance, d'une part, à la science-fiction et, d'autre part, à des croyances para-scientifiques. Gérard Klein identifie donc « un premier découplage entre la science et l'imaginaire complexe qu'elle nourrit avec ses images et représentations ; un second découplage entre cet imaginaire et la fiction, alors que cet imaginaire est susceptible d'autres destins notamment dans la direction des croyances et des rumeurs »¹². L'information scientifique, souvent transmise par les médias de façon incomplète et altérée, hors du contrôle des scientifiques et des techniciens concernés, répond à des attentes et suscite des représentations qui viendraient donc ensuite nourrir des para-sciences comme l'ufologie.

Considérer le phénomène OVNI comme un mythe contemporain amalgamant un ensemble de phénomènes disparates, tous également triviaux, est certes moins exaltant que d'imaginer, en particulier, des visites sur Terre d'intelligences extraterrestres mais notre position découle d'un examen rigoureux des faits, non d'un scepticisme idéologique *a priori*.

« Le résultat de tout ceci est qu'une grande partie de l'Europe a été infestée de vampires pendant cinq ou six ans, et qu'il n'y en a plus ; que nous avons eu des convulsionnaires en France pendant plus de vingt ans, et qu'il n'y en a plus ; que nous avons eu des possédés pendant dix-sept cents ans, et qu'il n'y en a plus ; qu'on a toujours ressuscité des morts depuis Hyppolyte, et qu'on n'en ressuscite plus... »

Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, article « Vampires », 1764)

« L'esprit humain est moins capable d'erreur dès qu'il sait et à quel point et en combien de manières il en est capable, et jamais il ne peut trop étudier l'histoire de ses égarements. »

Fontenelle (*Sur l'histoire*, 1766 [posthume])

Notes de l'annexe

¹ Michel Monnerie, *Et si les ovnis n'existaient pas ?*, Paris : Les Humanoïdes associés, 1977.

² Michel Monnerie, *Le naufrage des extraterrestres*, Paris : Nouvelles Éditions Rationalistes, 1979.

³ *Ibid.*

⁴ Ainsi que le rappelle Manuel Jimenez, « l'étude des OVNI est partie d'une conception assez simpliste du témoignage humain : celui-ci était considéré comme assez fidèle. Les seuls cas où cette fidélité était mise en doute étaient ceux dont les témoins étaient suspectés de mensonge ou de folie » (Manuel Jimenez, « La place de la psychologie dans l'étude du phénomène OVNI : de l'utilisation de la psychologie pour l'étude des OVNI à la recherche fondamentale du témoignage d'OVNI d'un point de vue psychologique ». In : *Recueil des communications aux Journées d'études CNES/GEPAN – 24-25 juin 1985* [en ligne], 22 mars 2007. Disponible à l'adresse http://www.cnes-geipan.fr/documents/journees_etudes.pdf). La démarche du GEPAN sous la direction de Claude Poher, directement héritée de l'ufologie amateur, visait de fait essentiellement à montrer que les témoins ne mentaient pas et n'étaient pas « fous ». Leur bonne foi établie, leurs dires étaient dès lors le plus souvent pris au pied de la lettre...

⁵ Jacques Ninio, *L'empreinte des sens*, Odile Jacob, 1991, p. 146.

⁶ Une source lumineuse ponctuelle fixe, libre de tout cadre de référence, semble se mouvoir dans différentes directions. Le regard en fait se promène, et le mouvement relatif du point lumineux par rapport à l'œil est interprété comme un mouvement absolu, « preuve que le cerveau ne sait pas trop dans quelle direction pointent les yeux, ou ne sait pas en tenir compte » (Jacques Ninio, *L'empreinte des sens*, Odile Jacob, 1991).

⁷ William K. Hartmann, « Processes of Perception, Conception, and Reporting ». In: Edward U. Condon (éd.), *Scientific Study of Unidentified Flying Objects*, Dutton, 1969, pp. 949-958.

⁸ Paolo Toselli, « S'il n'y a pas l'Ovni, on le crée », *Infoespace*, n° 62, février 1983.

⁹ Robert Alessandri, *5 novembre 1990, le creux de la vague*, Marseille : chez l'auteur, 1995.

¹⁰ Les illusions visuelles peuvent être classées selon l'attribut sur lequel elles portent (grandeur, forme, distance, mouvement,...), selon leurs effets (ambiguïtés, distorsions,...), ou encore selon des grandes procédures de la perception (effets de contraste dans l'élaboration des frontières, de ségrégation ou de fusion dans les regroupements de frontières, d'adaptations pour calibrer les signaux, de constances, de repères pour situer l'objet dans l'espace, des arbitrages pour harmoniser des résultats parfois discordants). Cf. notamment Jacques Ninio, *La science des illusions*, Odile Jacob, 1998.

¹¹ *Note d'Information n° 2* : « *Les études de Phénomènes Aérospatiaux Non-identifiés aux États-Unis* », Toulouse, CNES, CT/GEPAN n° 097, 2 avril 1981, p. 29. Disponible à l'adresse http://www.cnes-geipan.fr/documents/Note_info_2.pdf.

¹² Gérard Klein, « Anita Torres : *la Science-Fiction française – Auteurs et amateurs d'un genre littéraire* » [en ligne], 6 juin 2001. Disponible à l'adresse <http://www.quarante-deux.org/archives/klein/prefaces/sff.html>.